

Bibliographie

Lettres familières d'Auguste Blanqui et du docteur Louis Watteau, Lettres présentées et annotées par Maurice PAZ, préface de Pierre GUIRAL, Marseille, Inst. hist. de Provence, 1976, 246 pages.

« Toute polémique sur le lendemain est une polémique funeste où vous devez périr sans profit. Notre lendemain doit ressortir de notre langage sur 48 et ses suites. L'histoire est une terrible base pour qui sait s'y appuyer. Voilà pour nous le point d'appui, et, pour levier, l'émancipation prolétaire.

« Ma santé est fort mauvaise, beaucoup plus mauvaise qu'elle n'a jamais été. »

Ainsi s'achève la lettre écrite le 6 novembre 1864 par Auguste Blanqui, lettre adressée à Louis Watteau. Ces deux passages, sans transition aucune, expriment bien, en raccourci, la personnalité de leur auteur, sa lutte constante contre l'ordre établi et la maladie chronique, tout à la fois.

Blanqui l'Enfermé, Blanqui l'Insurgé, Blanqui le Vieux, Blanqui le premier révolutionnaire professionnel... Après les travaux de Maurice Dommanget et la biographie récente d'Alain Decaux, voici que l'Institut historique de Provence apporte, par une courageuse initiative, des éléments d'information inédits et d'autant plus attachants qu'ils émanent de la correspondance de Blanqui lui-même. Un Blanqui encadré, si l'on peut dire, par des présentateurs aussi différents que peuvent l'être Pierre Guiral, avec sa connaissance profonde du Second Empire, et Maurice Paz, dont nul n'ignore l'expérience militante et la démarche critique marxistes.

Toute correspondance suppose "l'autre". Cet autre, en l'occurrence, n'apparaît pas comme un simple faire-valoir de Blanqui. Le docteur Louis Watteau (1823-1912), médecin militaire puis civil, a été membre des sociétés secrètes. Arrêté à Lille en 1853, à la suite du complot de l'Hippodrome, il fut condamné à trois ans de prison et interné à Belle-Île où il connut Blanqui. Il en devint l'ami et le confident jusqu'à leur rupture survenue, pour des raisons politiques, en novembre 1868.

Grâce à la famille de Louis Watteau, c'est une soixantaine de lettres inédites de Blanqui, avec les réponses de Watteau, que Maurice Paz a pu rassembler et annoter dans ce volume. On appréciera d'autant plus cette publication que la plupart des autres lettres de Blanqui ont été systématiquement détruites, selon ses propres instructions, ce qui implique, à travers les missives de ses proches partisans ou de ses lieutenants, une difficile reconstitution des directives ou de la pensée du Maître.

Ces lettres familières entrouvrent, dans l'existence mouvementée de Blanqui, une tranche de vie de deux années, entre le 12 septembre 1864 et le 9 octobre 1866. Louis Watteau est alors médecin à Bruxelles tandis que Blanqui lui écrit d'abord de l'hôpital Necker, à Paris, puis, après son évasion, le 27 août 1865, et un séjour chez Watteau, précisément, jusqu'en décembre, d'Espagne et de Suisse, au cours de l'année 1866.

Cette période est riche en événements d'importance tels que l'application de la loi sur les coalitions et les débuts de la Première Internationale, la guerre du Mexique et de Sadowa, Blanqui s'intéressant davantage, du reste, aux problèmes intérieurs de la France, encore qu'il suive de près, pendant son séjour en Espagne, la crise politique que traverse alors ce pays. Bien entendu, pour lui, la perspective révolutionnaire est primordiale. Il n'est donc pas étonnant que ses lettres nous éclairent, avant tout, sur l'existence même et les vicissitudes de son "parti" blanquiste, sur l'expérience, courte et agitée, de son journal, *Candide*, sur ses relations avec les autres groupes et les émigrés politiques de Bruxelles ou de Londres. Sa haine du régime de Bonaparte — il ne nomme pas autrement Napoléon III — peut emprunter le ton de l'ironie moqueuse, quand il met en scène, par exemple, la rentrée universitaire à la Faculté de Médecine de Paris, avancée au 5 novembre 1864 (au lieu du 15), pour éviter des incidents, cette précaution n'épargnant pas, du reste, au malheureux Victor Duruy l'affront d'un chahut étudiant. Elle se traduit aussi par le "dégout et la colère" (p. 192), lorsque Blanqui fustige, le 8 mars 1866, les grands journaux modérés parisiens, *le Siècle*, *la Presse*, *le Temps* et *l'Opinion nationale*. « Quelles ignobles feuilles !... Elles sont infâmes, leur hypocrisie surtout. Elles feignent de déplorer le mal et ce mal est leur ouvrage... Pas de meilleurs auxiliaires de l'Empire et de compères plus adroits de Bonaparte... Toute cette presse a déjà l'odeur putride de la transformation. Si elle n'est pas encore franchement bonapartiste, elle est du moins antirévolutionnaire... Les journaux ont maintenant la haine et la peur de la Révolution... C'est par la corruption qu'ils la combattent, par l'atrophie des âmes, par l'ավիլissement systématique des mœurs et des caractères... Toute cette vermine est à l'œuvre de décomposition et grouille dans nos chairs vives comme une fourmière d'asticots. Leur besogne est infecte et pue jusqu'aux vomissements. Mais ils triomphent dans la pourriture. Que deviendrons-nous ? »

Lucide et inquiet, tributaire, aussi, de son état de santé — la même lettre est pleine de doléances sur ses nombreux malaises — Blanqui, alors âgé de soixante ans, ne peut que s'interroger sur les chances de la Révolution. Il ne les aperçoit nullement dans la voie adoptée par la Première Internationale. Ses réactions à son égard sont à la fois agressives et méprisantes. A propos du congrès de Genève, en mars 1866, il dénonce « un faux socialisme... un pastiche grossier de fouriérisme et de saint-simonisme, sans le côté idéal et élevé qui se trouvait du moins dans ces rénovations de contrebande ». Et un mois plus tard, il demande à Watteau de répondre à une lettre de Paul Lafargue, dont le texte est cité page 222, et qui l'invite à participer à ce congrès. Mais Blanqui se dérobe : pour lui, ce congrès ne sera que l'occasion de débiter « des lieux com-

muns », de faire « des assauts de déclamations... D'ailleurs, dans ces questions d'ouvriers, il n'y a de place que pour les questions d'intérêts et d'intérêts assez étroits même, rien pour les idées. Ils ne sortent pas de leurs histoires d'associations bancaires. Je doute fort qu'ils viennent là pour proclamer l'Athéisme, la Révolution, le Socialisme. D'ailleurs, ce sera la tour de Babel, Anglais, Allemands, Italiens ne pourront pas s'entendre ».

On pourrait croire que ces attaques s'adressent à une A.I.T. encore proudhonienne. Mais Blanqui est tout aussi virulent, deux ans plus tard, quand, sous l'influence de Marx, l'Internationale, au congrès de Bruxelles, devient collectiviste. Lui demeure réfractaire : « Ni la Coopération, ni l'Internationale n'ont amené de résultats heureux qui lui appartiennent. Elles sont zéro dans le mouvement de réveil et de marche en avant qui s'est produit depuis deux ou trois ans... L'Internationale emboîte le pas ; elle suit le mouvement en philosophie, en politique, en socialisme. En un mot, elle est à la remorque. Elle y restera, j'en suis convaincu. Son action sur les masses est nulle. »

Alors Blanqui, communiste idéaliste et activiste politique en même temps ? « Blanqui, attractif et répulsif, écrit Maurice Paz (p. 18), despotique et vindicatif avec un côté bon enfant, moralisateur autant que détracteur de toute éthique ; intolérant et éclectique, aux violences masquées de prudence, aux exigences outrées..., comploteur de mystérieuses trames, indéfiniment réitérées, ses fantasmes retombent en crises répétées de pessimisme... Comme il a toujours échoué, il s'en prend à l'humanité entière et il reste désabusé sur les fins dernières de l'homme : l'activisme n'est qu'un palliatif de l'amertume. »

Qui plus est, Blanqui est soupçonné d'avoir organisé de son vivant, avec la complicité maçonnique de Pierre Larousse, le propre culte de sa personnalité, celle d'un héros, d'un saint, d'un maudit glorifié par l'échec.

Il n'est pas question, ici, de rouvrir le débat sur le blanquisme en tant que théorie et pratique révolutionnaires. Les jugements sont à ce sujet aussi partagés que relatifs, tel celui, bien connu, de Léon Blum, pour qui la Révolution russe apparaissait, en 1920, comme « du blanquisme à la sauce tartare ».

L'intérêt de ces Lettres familières est précisément de nous faire pénétrer dans la familiarité d'un homme aussi secret que Blanqui, de découvrir un hypersensible qui réagit par la volonté et par « la lecture acharnée » contre les maux qui l'accablent, afin de ne pas sombrer dans ce qu'il nomme l'hypocondrie et où nous reconnaitrions, nous, la dépression nerveuse. Cet homme qui déclare n'avoir « pas plus foi en médecine qu'en religion », ne peut s'empêcher pourtant d'évoquer longuement la somme des douleurs alternantes qui lui laissent peu de répit, et redoute — lui, l'anticlérical farouche — de « laisser ses os » dans une Espagne « abominablement catholique ».

Jésus étant donc éliminé d'office, et Marx s'avérant, décidément, trop antinomique, faut-il donc recourir à Freud pour essayer de comprendre Blanqui à travers des confidences où un historien psychanalyste trouvera certainement matière à réflexion ?

Reste le polémiste, « le journaliste remarquable, le maître épistolier » auquel Maurice Paz reconnaît d'incontestables dons d'écrivain. La lecture des *Lettres familières* est, sur ce point, particulièrement convaincante.

Antoine OLIVESI.

Paul GUEYRAUD, *La chronique des Gueyraud. Contribution à l'histoire économique et sociale du XIX^e siècle*. Marseille, 1976. 366 pages.

En prolongement de son étude déjà publiée, *Une famille de courtiers : Les Caune*, l'abbé Paul Gueyraud propose, à partir d'archives familiales confrontées judicieusement aux archives publiques, à la presse, ainsi qu'à de nombreux ouvrages imprimés, une nouvelle enquête généalogique ouverte à toutes les branches des sciences humaines.

Cette chronique, en effet, doit être prise au sens d'une démarche rigoureuse et érudite, même si son titre nous incite à évoquer, par analogie, la fiction romanesque des Pasquier et des Boussardel, ou la saga des Forsyte. Mais rigueur et érudition ne signifient pas austérité et la lecture de ce livre, agrémenté d'une trentaine d'illustrations, n'est jamais rebutante.

Le mot chronique implique également le choix d'un plan chronologique permettant de suivre les Gueyraud, depuis leur premier ancêtre connu, jusqu'à la seizième génération qui vit à notre époque. A vrai dire, l'essentiel de l'ouvrage se rapporte à trois générations primordiales, la dixième, la onzième et la douzième qui recouvrent, de la Révolution française au tournant des années 1920, un vaste XIX^e siècle. Trois générations qui permettent de mesurer les degrés de la promotion et les divers aspects de la mobilité sociale à une époque réputée la plus favorable pour la bourgeoisie française.

Les Gueyraud sont originaires de Trets, où Honorat Gueyraud était maître tisserand au début du XVI^e siècle. Six générations plus tard, en 1675, Louis Gueyraud est le premier qui se fixe à Marseille où il est, successivement, muletier, « porteur de chaise » et revendeur. Son fils François, maître charpentier, constructeur de navires, conserve des liens et des intérêts à Trets, tout comme le petit-fils de ce dernier, François-Honoré, maître boulanger, puis charretier, qui meurt en 1816 sans laisser une grosse fortune. L'installation définitive à Marseille, la rupture avec Trets, et, surtout, le "take-off" familial, si l'on peut s'exprimer ainsi, sont le fait de Daniel Gueyraud (1788-1853), fils aîné de François-Honoré, le seul de ses garçons qui ait fait souche.

Les trois fondements de la réussite de Daniel Gueyraud sont l'éducation, un riche mariage et le sens des affaires. Après le divorce de ses parents, en 1796, en effet, il est élevé dans la famille de sa mère, plus aisée, davantage ouverte, aussi, à la vie culturelle, et il fait ses études au lycée de Marseille. Mobilisé en 1808, il est fait prisonnier en Espagne et déporté, pendant sept ans, aux célèbres pontons de Portsmouth. Il ne revient à Marseille qu'en 1816, y est d'abord commis dans une maison de commerce, puis professeur de langues étrangères.

En 1819, il épouse Claire Imbert, fille d'un négociant d'origine bas-alpine, électeur censitaire à Marseille. Très vite ses affaires vont prospérer dans trois secteurs bien différents : l'assurance aux remplacements militaires, pour les jeunes bourgeois, les fours à chaux de Lafarge et l'exploitation du domaine de Pontoise, dans les Basses-Alpes, près de Gréoux, sur la Durance, hérité de son beau-père. Daniel Gueyraud, classé 152^e électeur censitaire à Marseille en 1845, parmi les plus imposés, meurt en 1853 en laissant une fortune respectable évaluée à 171.000 francs.

Au niveau des comportements religieux et politiques, rien n'indique encore nettement, en cette première moitié du XIX^e siècle, la dominante catholique et conservatrice qui caractérisera la famille des Gueyraud à partir de la génération suivante. On relève même, semble-t-il, des indices contraires : une filiation naturelle au XVIII^e siècle, le divorce de François-Honoré Gueyraud, sous le Directoire, les études de son fils au lycée impérial, alors que la plupart des Gueyraud seront, par la suite, élèves des établissements religieux, le vote républicain de Daniel Gueyraud en 1833, le mariage de son fils aîné Prosper avec une protestante à Londres, enfin, en 1847.

Mais la fortune acquise et le choc de juin 1848 — on lira, aux pages 86 et 87, des extraits de lettres de Daniel Gueyraud très significatifs — puis la tradition napoléonienne conduisent ce dernier à se rallier au camp « de l'ordre et de la tranquillité » indispensables à la bonne marche de l'économie. Le souci du salut, par ailleurs, sinon « la Foi complète », se manifeste à la fin de sa vie, en grande partie sous l'influence de ses enfants.

Les deux fils de Daniel Gueyraud, Prosper (1819-1890) et Félix (1821-1888), ainsi que son gendre, Gustave Rozan (1820-1891), qui demeurera étroitement lié à sa famille après la mort prématurée de sa femme Féléicie, en 1850, sont à la fois les témoins et les acteurs d'une période, entre les années 1850 et les années 1880, où l'expansion économique est plus étroitement imbriquée, dans un climat euphorique, aux entreprises politico-religieuses, avec les alternatives de profits et de risques qu'elles comportent.

L'impulsion, dans ce domaine, vient incontestablement de Gustave Rozan, important industriel de la verrerie à Marseille, légitimiste ardent et catholique ultramontain. C'est lui qui est à l'origine, pour beaucoup, de la « conversion » de son beau-frère, Prosper Gueyraud, au catholicisme, en 1852. C'est lui qui l'incite à devenir « l'agent personnel » de Jules Mirès à Rome, dans l'affaire de la concession des chemins de fer romains — une des conséquences de ce séjour sera, par la suite, la nomination de Prosper Gueyraud en qualité de consul général du Saint-Siège à Marseille. C'est lui, enfin, qui l'entraîne dans l'aventure de l'Union générale où il laissera une grande partie de sa fortune personnelle, alors que Rozan, plus doué pour les affaires, avait élargi les siennes à Paris.

Nous renvoyons ici le lecteur aux chapitres IV, V et VI de la deuxième partie de l'ouvrage de l'abbé Gueyraud ; ils fournissent une intéressante documentation inédite sur des problèmes qui dépassent largement les limites du cadre marseillais.

Comme son frère, Félix Gueyraud, « premier des siens à être issu d'une grande école », l'Ecole Centrale en l'occurrence, défend sa cause légitimiste et catholique, mais ses activités professionnelles sont différentes : il préfère aux assurances et à la banque la mise en valeur du domaine de Pontoise, fondée sur des méthodes d'exploitation modernes, comme la culture à vapeur et l'irrigation. Mais ses grands projets, de même que ses inventions originales de procédés de lutte contre le phylloxera, sont pour lui davantage, en définitive, une source de revers. Il doit vendre Pontoise en 1881 et meurt en 1888 totalement ruiné.

La génération suivante, celle des petits-fils de Daniel Gueyraud, est marquée, dans les années 1880-1914 essentiellement, par quatre protagonistes dont les existences sont assez dissemblables. Les deux fils de Prosper Gueyraud, Henri et Georges, ont bénéficié de la fortune maternelle (plus de 300.000 F) et de la protection de l'oncle Rozan. Henri Gueyraud (1852-1927) apparaît comme le prototype du riche bourgeois marseillais, allié par mariage, d'abord avec Jeanne Rocca, puis avec Isabelle Vassal, fille d'Emilie Bonnasse, à des familles dont on sait le rôle important qu'elles ont joué dans l'économie locale. Ses activités professionnelles, les assurances, sont secondaires en regard de ses revenus annuels — de l'ordre de 50 à 60.000 francs — qui lui permettent de mener un grand train de vie et d'occuper une position sociale de premier plan.

Son frère Georges (1857-1936) a choisi, lui, la carrière diplomatique. Consul de France à Hambourg, à Constantinople, à Hong-Kong, en Espagne notamment, c'est dans un poste délicat, à Jérusalem entre 1907 et 1914, qu'il a le mieux l'occasion de servir en même temps les intérêts de l'Eglise et ceux de la France. »

Ses deux cousins germains, Daniel et Ernest Gueyraud, les fils de Félix, n'ont pas connu, en revanche, la sécurité de la rente ou du service de l'Etat et ont affronté, de nouveau, « les risques de la Finance ». Le premier est d'abord agent de change à Lyon, puis connaît succès et déboires à Paris. Le second fonde la Société niçoise de banque et de crédit, en 1897, qui prospère rapidement puis s'écroule en 1905. Il quitte alors la France avec les siens pour le Paraguay où toute une branche de la famille des Gueyraud est aujourd'hui établie.

La quatrième partie de l'ouvrage présente, plus brièvement, la postérité actuelle de Daniel Gueyraud, premier du nom, et de Rose-Claire Imbert, qui s'élevait, en 1975, à 294 personnes.

Dans sa conclusion, l'auteur entreprend « l'esquisse d'un portrait familial » dont il dégage les constantes, tout en respectant l'originalité des destinées individuelles. Il montre en même temps comment cette chronique d'une famille bourgeoise vue de l'intérieur, à la fois par la personnalité du chroniqueur et les documents privés qu'il utilise, permet d'apporter des matériaux aux historiens d'aujourd'hui, dans les secteurs les plus variés. Un seul exemple : l'illustration concrète et vivante de l'étude quantitative et statistique des fortunes. Mais « le patrimoine spirituel » jugé « plus important [par les Gueyraud] que la réussite financière » intéresse tout autant l'histoire religieuse et celle des mentalités.

Les orientations nouvelles de la recherche, enfin, en démographie, en génétique, et dans tous les domaines encore mal explorés de l'histoire biologique, ne peuvent que bénéficier de telles publications dont on souhaite, à des fins comparatives, l'éclosion dans notre région ou dans d'autres villes de France.

Antoine OLIVESI.